

Séance  
solennelle  
d'ouverture  
de la  
conférence  
du Stage

du 20 mars 1998

DISCOURS

de M. le Bâtonnier DESARNAUTS

---

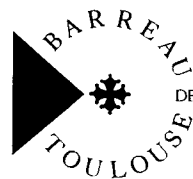
Un libertin libertaire

par Maître Laurence DUPUY JAUVERT

---

De la révolte à la justice ; itinéraire....

par Maître Muriel AMAR.



**DE LA RÉVOLTE A LA JUSTICE :  
ITINÉRAIRE...  
par  
Maître Muriel AMAR**

On doit habituellement lors d'une telle cérémonie prononcer un de ces graves et beaux discours où la phrase se balance sur le modèle de la période cicéronienne, où les principes se bardent de majuscules et les adjectifs s'enflent de componction.

La Justice, il est vrai, est aussi Institution, et il est bon que, pour bien marquer l'imaginaire et la conscience du citoyen, elle exerce sa fonction dans un décor solennel et selon un rituel immuable où le temps semble s'effacer au profit de l'éternité.

Note parfois discordante dans ce concert feutré - une discordance d'ailleurs indispensable à toute symphonie - la voix de l'Avocat.

Surgissant de cette robe noire qui marque tout à la fois sa volonté de servir la justice et son souci d'indépendance, elle s'élève pour imposer le discours qui dérange, le doute qui bouscule, la subjectivité qui entame, l'autre vérité enfin qui rappelle opportunément la fragilité des certitudes apparemment les mieux établies.

Salutaire rébellion de la défense. Essentiellement vertu de cet esprit du "non" qu'exalte BACHELARD. Nécessaire liberté de l'individu face à l'Appareil, du sujet face à l'institution, du citoyen face au pouvoir qu'il a lui-même instauré mais qui à un certain moment lui échappe.

Révolte d'Antigone enfin face à Créon.

Et c'est précisément au nom de cette liberté qui donne tout son sens à la justice, que vous me permettez, Monsieur le Premier Président, Monsieur le Procureur Général, Monsieur le Bâtonnier, Mesdames et Messieurs, Mes Chers Confrères, de rompre avec la longue tradition de ces textes superbement construits où la thèse se conjugue avec l'antithèse avant de s'épanouir dans une synthèse toute d'équilibre et de mesure.

Pas de ligne directrice donc dans mon propos, pas de plan solidement bâti, pas d'argumentaire soigneusement disposé ni de conclusion minutieusement pesée.

Ce n'est pas à une démonstration rigoureuse que je vous invite mais à une balade, une errance sur les sentiers du souvenir et de l'émotion.

Balade dans le temps et l'espace au gré d'impressions fugaces mais intenses, de lectures d'enfance qui marquent et demeurent, d'images fortes que l'on ne peut oublier.

Balade à deux ailes aussi qui permet l'évasion sur des refrains de traverse, là où le sentiment l'emporte sur la raison, l'intuition sur le discours et la fulgurance du moment sur l'ordonnement du temps.

Balades vagabondes enfin qui, au travers de leurs multiples et apparents détours, s'inscrivent cependant sur la droite voie où s'érige telle une vigilante sentinelle, la Justice avec un grand "J".

Cette justice qui, en dépit de toutes les critiques, de tous les reproches, de toutes les caricatures, de toutes les attaques dont elle a pu et dont elle peut aujourd'hui encore faire l'objet, demeure la référence suprême, l'idéal commun, l'objectif à atteindre pour tous ceux qui, un jour lors d'une rencontre concrète avec l'injustice, au vu du regard d'un enfant, d'une scène de la vie quotidienne ou d'un film, à la lecture d'un roman ou d'une pièce de théâtre, d'un texte de DIDEROT ou d'une envolée de CONDORCET, d'un propos de MONTAIGNE ou d'une analyse de MONTESQUIEU, d'un poème de BAUDELAIRE ou d'un roman de DUMAS, d'un récit du grand HUGO ou des flamboyants emballements de ROUSSEAU, ont choisi d'y consacrer leur énergie. leur persévérance, leur intelligence. leur talent ou leur éloquence parfois. leur âme et leur esprit toujours.

Précieux sentiment de justice. Comme l'étincelle dans la Caverne de Platon, il ne s'éteint jamais quels que soient l'usure du temps, les aléas de la vie, les déceptions que l'on y rencontre, le cynisme que l'on y côtoie ou que l'on y affiche, les iniquités enfin auxquelles on se heurte.

Iniquités qui révoltent et forgent tout à la fois.

De même que l'ombre renforce l'éclat de la lumière et lui est en ce sens indispensable, de même l'injustice appelle en effet la justice.

Elle est le fond qui la renforce, l'indignation qui la pousse à ne pas taire, à ne pas laisser faire, à ne pas tolérer, bref, à se lancer dans ces frémissants combats qu'elle ne remporte hélas pas toujours mais qu'elle doit mener sans cesse.

Incontournable dialectique qui féconde l'histoire.

Celle des Sociétés comme celle des individus.

Justice-DON-QUICHOTTE qui a parfois l'impression de se battre contre les moulins à vent mais qui ne renonce pas pour autant.

Justice condamnée à ne jamais s'arrêter pour continuer d'être...

Justice enfin face à ces viols du Droit dont le spectacle suscite chez l'enfant ou l'adolescent ces précieux élans de colère qu'il faut savoir ne pas éteindre ni réduire.

On ne saurait bien sûr tous les recenser tant ils tiennent à l'histoire de chacun et participent au plus profond de notre être à forger notre identité, notre culture, notre morale, notre personnalité et à inspirer nos combats.

Pour illustrer un de ces itinéraires qui nous conduisent aujourd'hui à nous rassembler tous sous cette voûte afin d'honorer la même valeur, permettez-moi donc de glaner et de rapporter quelques uns des épisodes qui m'ont amenée, quant à moi, à vouloir revêtir un jour cette robe dont je m'honore.

J'étais toute petite et j'adorais comme tous les enfants du monde écouter durant de longs moments ces merveilleuses histoires où de gentilles fées balayaient de méchantes sorcières, où Blanche Neige est sauvée des griffes de sa vilaine marâtre par les 7 nains, Cendrillon roule en carrosse et la petite fille aux allumettes d'Andersen, ensevelie sous la neige et le froid, regagne ce ciel et ces étoiles qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Et déjà pour moi, la révolte contre la méchanceté et l'injuste misère, prenait le pas sur la magie de l'histoire elle-même et sur son happy-end.

Et puis il y eut un jour mon premier vrai livre. Couverture bleue et lettres blanches, je l'avais choisi au hasard. Il ne m'a plus quittée. Aujourd'hui encore, il occupe, telle une précieuse relique, une place privilégiée dans ma bibliothèque, ce petit livre d'enfant, cette "Case de l'oncle Tom" qui, pour la première fois, m'a fait pleurer.

Parce que j'y ai découvert soudain que le monde ne se réduisait pas à l'atmosphère douillette de ma chambre, ni à ces merveilleuses histoires de papier glacé où le bien finit toujours par triompher du mal.

Plus question ici de magiciens, de fées, de belles princesses dotés de pouvoirs surnaturels. Cette fois ce sont des hommes qui exercent leur pouvoir contre d'autres hommes.

D'un côté les maîtres dotés de tous les droits y compris celui de vie et de mort.

De l'autre des esclaves accablés de tâches.

D'un côté la cruauté et une incommensurable arrogance.

De l'autre l'humiliation permanente de celui que l'on ne considère même pas comme un animal.

D'un côté des gens qui se gobergent dans d'éclatantes demeures.

De l'autre des êtres qui croupissent dans d'effroyables réduits.

D'un côté enfin, les Blancs.

De l'autre côté les Noirs.

Esclaves noirs qui, battus, torturés, assassinés à cause de la couleur de leur peau, ne parviennent même pas à envisager la possibilité d'une autre condition.

Pauvre Oncle TOM tellement enchaîné à sa case qu'il continue d'aimer plutôt que de haïr "les bons maîtres" qui l'asservissent.

Terrible illustration de l'infinie aliénation du dominé.

Celle que je ne pouvais évidemment ni analyser, ni comprendre à l'époque, mais dont je ressentais la suprême injustice face à la mort d'Eva, la blonde jeune fille aux yeux bleus, et de son ami l'oncle Tom agonisant sous les coups sans jamais céder à son bourreau.

Henriette BEECHER-STOWE avant BABEUF, PROUDHON, ENGELS et MARX ou CAMUS dont les "Justes" voudraient tant ne pas se salir les mains pour faire advenir la justice.

CAMUS qui, associe en un même hommage et une même ferveur, la révolte et l'art, parce qu'il y voit cette capacité à s'insurger et à créer, sans laquelle l'homme ne serait pas ce qu'il est.

\* \* \*

J'ai dix ans alors, et dans mon âme d'enfant se lèvent une fureur dévorante et la brûlante résolution de tout faire plus tard pour combattre l'oppression, toutes les oppressions d'où qu'elles viennent et quels que soient les alibis dont elles se réclament.

Le temps a passé. J'ai grandi. Mais je ne me suis pas assagié. Ma révolte s'est policée. Elle demeure intacte.

Comment pourrait-il en être autrement d'ailleurs alors que de toutes parts et plus que jamais, la Barbarie nous assaille ?

Barbarie noire de l'intégrisme qui, de l'autre côté de la Méditerranée notamment, éventre, viole, brûle, décapite, fracasse aujourd'hui des femmes et des enfants au nom d'une idéologie sanguinaire.

Barbarie économique qui fait coexister dans le Village planétaire les Sociétés obèses où l'on meurt de trop se gaver et les continents faméliques où des enfants de 2 ans ont déjà des corps et des visages de vieillards.

Barbarie de l'esprit qui exclut l'autre, refuse la différence et voudrait bâtir un monde uniforme dominé par une élite qui marcherait du même pas.

Le pas de l'oie parfois...

Le mot, et le bruit terriblement évocateur des bottes nazies martelant le pavé, me renvoient brutalement à ces images atroces de "Nuit et Brouillard", le terrible film d'Alain Resnais que j'ai découvert un jour d'octobre dans un cinéma de quartier.

Des images qui me taraudent toujours. Parce que j'en ai été marquée comme au fer rouge et parce que je reste hantée par ces visages frères d'enfants juifs, déportés, arrachés à leur mère, et jetés vivants dans les gueules béantes des fours crématoires.

Ces fours crématoires que certains osent appeler aujourd'hui "un détail de l'Histoire" !

Barbarie immonde de l'oubli et de la négation qui voudrait tuer la mémoire pour mieux entretenir sans doute de brunes nostalgies...

\* \* \*

Mais il est aussi aujourd'hui d'autres tyrannies à côté de celles-ci. Plus insidieuses peut être, elles n'en sont pas moins redoutables parce qu'elles visent à réduire cette liberté de pensée sans laquelle il n'est jamais de véritable liberté.

Nous sommes en effet aujourd'hui dans un monde-peau-de-chagrin où l'instantanéité de la communication favorise la dictature de l'instant et la tyrannie de l'événement.

On ne pense plus. On subit.

On ne réfléchit plus. On réagit mécaniquement.

Et ce cycle pavlovien engendre la tentation et la possibilité de toutes les manipulations.

Au niveau notamment d'une information qui, devenue produit de grande distribution et de grande consommation, est l'objet d'un grand marketing.

L'opinion mondiale y est prise en otage.

Le Jeu de dupes n'est pas loin...

On a pu le voir tout récemment encore avec les multiples gesticulations de l'affaire irakienne où la guerre se déroulait sur les écrans d'Internet avant même qu'elle ne soit déclarée.

Terrifiante inversion du temps, de la logique, du réel.

Le virtuel plus vrai que le vrai, c'est en effet la porte ouverte à toutes les tromperies à tous les conditionnements, à tous les asservissements de l'âme et de l'esprit contre lesquels s'insurgeait déjà un SPINOZA, dénonçant les fausses lumières nées de la "connaissance par oui-dire ou expérience vague".

Et la contagion gagne générant une redoutable uniformité.

Réduit aux seules proportions d'un marché, le monde y perd sa diversité et les peuples qui le composent, leurs cultures, leurs valeurs, leurs traditions, leurs coutumes, bref leurs différences.

Et s'instaure alors le règne de l'unique.

Le même "jean" pour tous, le même Coca Cola - un milliard de bouteilles vendues chaque jour -, la même nourriture, le même steak issu du même bœuf aux hormones ou de la même vache folle, le même maïs transgénique, la même musique, la même pensée, les mêmes rêves. On voit s'incarner l'univers terrifiant d'Aldous Huxley avec en prime le "Big Brother" d'ORWELL.

Et se profile alors le spectre d'un totalitarisme réducteur et planétaire. Celui qui a déjà commencé à cloner les esprits alors qu'on envisage désormais de cloner les corps.



Des DUPONT et des SMITH à la chaîne comme les DOLLY ou les MARGUERITE déjà mises sur le marché...

Il ne faut pas se résigner à cette atroce perspective.

Parce que la valeur de la démocratie réside dans la conviction opinâtre que l'individu est un sujet à nul autre pareil avec ses gènes, son caractère et son histoire, son éducation et sa culture.

Unicité précieuse qu'il faut préserver à tout prix si nous voulons que survive ce qui fait l'essence de notre civilisation.

Mais il ne suffit pas pour cela de formuler des vœux pieux.

Il y faut aussi et surtout une ferme détermination et une action résolue. A tous les niveaux.

Dans tous les secteurs d'activité et de pensée.

Dans toutes les instances où s'exerce le pouvoir de tous afin que demeure la liberté de chacun.

Et la Justice a, sur ce point, Monsieur le Premier Président, Monsieur le Procureur Général, Monsieur le Bâtonnier, Mesdames et Messieurs, Mes Chers Confrères, une responsabilité et un rôle essentiels.

Parce qu'elle est la garante des devoirs et des droits de la collectivité et du sujet tout à la fois.

Et parce qu'elle doit demeurer fille de ces esprits aiguisés et de ces âmes à l'affût, dont les prophètes de la Bible nous ont laissé l'exemple.

Prophètes imprécateurs et lumineux qui ne craignaient pas de faire irruption dans les Palais des Rois pour raviver les consciences, et rappeler que l'instauration du Droit est toujours un combat.

La Justice ferment de la Révolte et la Révolte aiguillon de la Justice : superbe et infinie dialectique qui jamais ne s'achève et laisse ouvert ce précieux mais fragile espace où l'homme inscrit son action, le poète son chant, le peintre sa vision, le savant son intuition, et tous les servants de la justice, leur vigilance, leurs scrupules et leur incessant questionnement.